

Les centres d'interprétation Lieux d'interface visiteurs-visités-patrimoine

René Rivard

Volume 7, Number 1, March 1988

Cultures régionales et tourisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080433ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080433ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, R. (1988). Les centres d'interprétation : lieux d'interface visiteurs-visités-patrimoine. *Téoros*, 7(1), 35–39.
<https://doi.org/10.7202/1080433ar>

Les centres d'interprétation

Depuis une quinzaine d'années, nombreux sont les termes nouveaux qui sont venus se greffer au jargon des spécialistes oeuvrant dans les domaines du patrimoine et du tourisme dit culturel. Parmi ces nouveaux mots, le terme interprétation possède une dimension assez générale pour être utilisé à toutes les sauces et associé à plusieurs autres termes d'aménagement ou d'exploitation, ce qui donne des expressions telles que plan d'interprétation, lieux d'interprétation, etc.

L'expression "centre d'interprétation" nous est apparue dès 1967-68 et, petit à petit, a fait son chemin dans la langue québécoise. Bien sûr, avec une certaine insinuation d'anglicisme, ces termes étant complètement absents dans le vocabulaire des autres pays francophones. On dira plutôt "centre d'initiation", "musée de site" s'il y a collection muséale, "centre de vulgarisation", ou encore on leur donnera un nom plus spécifique tel qu'Archéodrome, Maison du Tanneur, Maison des Cultures-Frontières, etc.

En Amérique du Nord, on s'est habitué à utiliser le mot "centre" pour désigner un milieu quelconque: centre commercial, centre de recherche, centre touristique, centre de services... C'est donc un endroit où il y a concentration de quelque chose. Peut-être nous est-il possible d'esquisser une définition du centre d'interprétation: "un milieu privilégié où sont rassemblés en système plusieurs moyens (média) d'interprétation permettant la communication médiatisée ou directe individu-patrimoine, à la fois naturel et culturel." (R. Rivard, 1982).

En termes touristiques, c'est cette *rencontre individu-patrimoine* qui est importante parce que sans ses visiteurs, le centre d'interprétation n'a plus sa raison d'être. Il a été créé d'abord pour eux dans les parcs nationaux américains après la Deuxième Guerre mondiale afin de les sensibiliser aux grandeurs du patrimoine naturel américain. Bientôt, les parcs historiques qui relèvent de la même administration, ont emboîté le pas et ont créé des lieux mi-centre d'interprétation/mi-musée. Plusieurs champs de bataille, monuments et demeures d'Américains illustres se sont vus dotés de ces musées "nouvelle vague" qu'adopteront par la suite les sites archéologiques, les musées de plaen air, etc. Des États-Unis au Canada et au Québec, il n'y avait qu'un pas...

Mais les centres d'interprétation ainsi créés ne s'occupaient que de cette relation visiteurs-patrimoine, c'est-à-dire une relation de visualisation et d'appréhension d'un patrimoine plus ou moins statique, voire mort... Il faudra attendre la venue du système écomuséal pour pressentir une nouvelle dimension au tourisme toujours friand d'être "mis en situation" de connaître, d'apprendre, voire de partager... Étant donné qu'à l'intérieur de l'écomusée, les habitants de son territoire sont considérés comme les acteurs principaux de la mise en valeur et donc, de l'interprétation de leur patrimoine, il devait se créer une nouvelle dynamique entre les visiteurs et la population de l'écomusée. C'est ce que Georges Henri Rivière, père des écomusées en France, appella dès 1972 la "relation visiteurs-visités"...

Alors que le musée conventionnel favorise plutôt une *relation visiteurs-collections*, le centre d'interprétation, quant à lui, élargit le contenu et propose une *relation visiteurs-patrimoine*. L'écomusée veut pousser encore plus loin la démarche relationnelle et lui donne un partenaire nouveau et très impor-

tant, le "visité", afin que l'interprétation se fasse non par des spécialistes ou des "interprètes" externes, mais par les propriétaires mêmes de ce patrimoine, par ses "conservateurs et utilisateurs" à la fois.

Nous croyons qu'en tourisme dit culturel, cette dimension nouvelle apporte un renouveau, une interprétation plus personnalisée encore et en même temps, un bénévolat plus enthousiaste pour qui veut parler de son milieu et de sa vie à des visiteurs, à des touristes, à des étrangers... Ces derniers n'ont-ils pas besoin de quelqu'un très près du patrimoine pour leur en parler, pour leur fournir des occasions, des opportunités nouvelles d'apprendre et de tirer plaisir de cette démarche facilitée par le contact humain, par son vécu quotidien, par son expérience de première main?

Examinons deux exemples d'écomusées oeuvrant sur cette *relation visiteurs-visités-patrimoine*. L'un nous vient du Québec et l'autre, du nord, bien au-delà du Cercle polaire, dans le Finnmark norvégien.

L'*Écomusée de la Haute-Beauce* surprend par son approche populaire, par l'enthousiasme qu'il génère et sa préoccupation touristique. La Haute-Beauce n'est pas, il faut le dire, une des destinations les plus fréquentées du Québec, bien au contraire. Cependant, grâce à différentes stratégies de marketing "populaire", la population a su attirer dans la région depuis 1980 une clientèle touristique importante. Comme moyens pour favoriser la *rencontre visiteur-visité-patrimoine*, la population a mis sur pied à Saint-Évariste un musée/centre d'interprétation, lieu central de l'écomusée. Peu à peu elle s'est donnée des "antennes" pour cette rencontre: Maison des gens de Saint-Hilaire, Wagon thématique de Courcelles, Moulin Pommerleau à Sainte-Clotilde, Sentier sur le Morne Saint-Sébastien, 13 "expôts" de plein air et des manifestations culturelles importantes dans presque tous les villages de l'écomusée. Pour mousser davantage cette rencontre visiteurs-visité, on a mis en chantier la Maison du Granit, un centre culturel et d'interprétation de l'histoire du granit et des granitiers, la Maison de l'Artisan à Saint-Honoré, le "Moulin à matelas" d'East Broughton... Il y eut création de nombreux gîtes ruraux et de fermes Agricotour accueillant des centaines de touristes. Une structure plus forte pour l'accueil, l'hébergement, les loisirs se met en place graduellement, selon

*M. Rivard est conseiller en muséologie pour la firme Cultura bureau d'études Inc., Montréal et Québec.

Voilà la théorie de base. J'ai pu constater qu'il y a des gens très simples qui n'ont pas ou peu fréquenté l'école qui n'ont que peu de lectures et qui dans le contact avec d'autres régions, avec d'autres civilisations, découvrent leur identité.

Comment donc construire le récit touristique! En faisant l'histoire des équipements touristiques. Soit, par exemple un coin que je connais bien, une petite auberge à Lac Etchemin. Je construis d'abord mon approche suivant la logique de la gestion de l'espace. Fondamentalement, on passe à Lac Etchemin de la fonction "centre de loisir local" à celle de "centre de tourisme interrégional". Mais cette évolution connaît plusieurs péripéties. Dans la réalité, l'événement n'est jamais simple. Lac Etchemin devient centre régional au moment où se constitue le réseau de circulation automobile. Il s'y trouve un homme qui devient député, puis ministre. Il y fait établir un sanatorium pour tuberculeux. Du même souffle, il y construit à ses frais, une hôtellerie pour accueillir les parents des malades. Voici un premier équipement auquel on peut accoler une identité. Patachou, Maurice Chevalier viendront y chanter. L'hôtellerie de Lac Etchemin enracine dans les esprits l'idée d'un lieu où l'on vient célébrer l'appartenance à une culture. Elle n'est cependant, dans sa forme initiale, qu'un épisode. La tuberculose disparaît et le sana se transforme en hôpital psychiatrique. L'hôtellerie devient alors le lieu d'accueil des bals et des fêtes de mariage d'un "coin de pays". Elle devient l'auberge typique d'un centre local de loisir, avec cette nuance que le site et l'ambiance hérités de l'hôtellerie en font un lieu particulièrement recherché. Sa propriétaire y chante le répertoire français, le répertoire américain et le répertoire québécois. La petite auberge demeure un lieu d'ambiance. Elle va incuber l'idée d'un tourisme international, où l'exemple de Québec joue son rôle. Une compagnie de téléphone américaine achète l'hôtel et diffuse l'image de l'auberge à ses sept millions d'abonnés. Peine perdue, les Américains n'y viennent pas. Et puis voilà que la régionalisation du hockey pee-wee va transformer, à l'insu de tous, la petite auberge. Un autobus de la région montréalaise amène à Lac Etchemin une équipe de pee-wee. Les chauffeurs de l'autobus se plaisent à l'auberge. De retour à Montréal, ils suggèrent au patron d'y amener des groupes de l'Age d'or. L'expérience s'avère un succès. Depuis ce jour, la petite auberge s'est agrandie et sa fréquentation ne connaît plus de repos. Elle est devenue l'un des lieux d'accueil des groupes de l'Age d'or de Montréal. On vient depuis dans cette région pour découvrir le Québec. On y vient pour voir les usines de la région, les vieilles scieries, les fermes. On y organise des visites, des jeux qui se terminent dans la fête du repas et de la détente.

Voilà donc l'exemple dans sa forme achevée. Localement, toutes sortes d'événements surviennent. Mais il y a une logique de l'espace. Au-delà de l'accident d'un député ou d'un ministre, il y a l'inexorable progres-

sion des structures. Le centre local de loisir devient la charnière d'un réseau où l'échange interrégional trouve finalement sa place. Cependant, il n'y a rien d'automatique ici. Pour que s'avère la chose touristique, il faut aussi que l'identité puisse faire son chemin. En ce cas précis, l'accident de l'hôtellerie pour l'accueil des parents des malades a amorcé quelque chose qui n'a plus été à un certain moment que le souvenir d'une ambiance. Mais la petite auberge a capté finalement le message d'une fonction identitaire. Et lorsque l'on y vient, on découvre incontestablement quelque chose du Québec. On y fait une expérience que bien des professeurs de géographie pourraient envier.

Cet exemple n'est pas unique. Je connais dans la même région une vieille maison. Elle est la plus ancienne du village, et son propriétaire y accueille spontanément des visiteurs de passage. Bâtie la première, elle est faite du bois qui poussait à côté, là où on aperçoit maintenant un champ. On y voit encore des arbres qui sont de la même espèce que ceux-là dont on a fait la maison. Mais ils sont plus petits. Depuis quoi, on peut évoquer tous les stades du développement de la région, du peuplement amérindien en passant par l'établissement seigneurial, pour arriver à l'époque actuelle. Et l'évocation qui circule à travers le détail de la construction de cette vieille maison ressuscite comme à plaisir un cheminement identitaire, installe le rêve et l'interprétation au cœur de ceux-là qui la visitent. Les érablières qui abondent en cette région se prêtent bien, elles aussi au récit des stades technologiques, où l'explication se termine "en beauté", si j'ose dire, sur la problématique des pluies acides et la conscientisation qu'elle induit. En vérité, l'exemple abonde lorsque l'on connaît bien une région. Je connais encore un site sur la rivière aux Abénaquis qui vient tout juste d'entrer dans le courant touristique. Les Indiens en fréquentaient l'embouchure, là où se forment ces fosses où la truite abonde: les pêcheurs d'aujourd'hui les connaissent bien du reste. Il y a là tout un enchaînement à saisir. Sur la rivière, il y eut une scierie artisanale qui faisait aussi "moulanges"; puis, un "pouvoir d'eau". Un villageois a récupéré tout cela récemment. Boulanger de son métier, il y a installé une meunerie patrimoniale. On n'y vient plus que sur réservation pour y manger du vrai pain fait sur place au fil du courant, pour y goûter un menu inspiré de la cuisine traditionnelle et pour se retrouver au sein d'un espace identitaire, celui du monde seigneurial.

Le récit touristique se prête donc à cette double explication dont j'ai posé qu'elle est constitutive du processus humain et constitutive d'une démarche qui pourrait bien fournir à l'enseignement de la géographie l'occasion d'une nouvelle démarche. Les équipements touristiques sont peut-être le creuset où l'espace géographique va trouver le moyen d'une explication et d'une cohérence dont le secret s'est perdu à mesure que la puissance de la technologie bouleversait et la planète et la mentalité de ses habitants. †

Suite de la page 35

les ressources et les marchés disponibles... Autant d'outils pour favoriser les contacts entre les visiteurs et les populations qui les accueillent.

"Le projet d'écomusée au nord de la Norvège" mérite également d'être souligné, non à cause de ses réussites actuelles, mais pour bien montrer que la *rencontre visiteur-visité* peut devenir une stratégie qui s'adapte à certains milieux très marginaux, nous dit Marc Maure, professeur en muséologie à l'Université Telemark d'Oslo. Cet écomusée se développe dans une région où se côtoient des gens de plusieurs cultures: Lapons, Norvégiens, Suédois, Finnois, Danois... Les populations vivent de pêche ou travaillent dans les mines de fer de la région, maintenant en perte de vitesse. Elles veulent, grâce à cet écomusée, créer un centre de tourisme de standard international basé sur des ressources locales. Elles sont à mettre en place les outils d'interprétation et de contact visiteur-visité pour donner la chance à tous de pénétrer les cultures et la région plus en profondeur. Par ce biais, on a espoir de créer des emplois, de répondre aux demandes touristiques et de se doter d'une main-d'oeuvre qualifiée pour l'interprétation, les activités de plein air, les expositions et les circuits de visites. Les questions et les problèmes sont nombreux: zone isolée et coupée des communications routières, fonds de développement du centre international insuffisants, musée à recentrer sur l'écomusée, diversité des cultures en présence... Mais la population est partie prenante du projet d'écomusée et veut créer par tous les moyens les conditions idéales pour une rencontre profitable à tous points de vue entre visiteurs et visités. Elle collabore étroitement avec les municipalités chargées de ce développement touristique et très démocratiquement, à la façon scandinave, participe au projet d'écomusée.

(Monsieur Marc Maure a fait une présentation de diapositives sur ce projet d'écomusée lors du colloque Téoros tenu à Ottawa le 21 mai 1987 dans le cadre du congrès annuel de l'ACFAS. Ces diapositives ont fait voir aux participants les splendeurs de la Laponie norvégienne et de ses fjords "époustouflants").

Que conclure à ces deux exemples? (Il y en a bien d'autres en France, en Espagne, au Portugal et en Scandinavie qui auraient pu être explorés ici). Il faut conclure que le centre d'interprétation peut et doit s'ouvrir, non plus uniquement au patrimoine du territoire qu'il a mission d'interpréter, mais aussi à des formes nouvelles d'intégration des populations qui l'entoure, à de nouvelles stratégies de tourisme culturel afin d'élaborer et de mettre en place des moyens efficaces de rencontre visiteur-visité. Alors, il n'y aura plus de problème pour définir la "culture à offrir en partage aux visiteurs". †